

LA
REVUE TUNISIENNE

PUBLICATION

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, HISTORIQUE & ARCHÉOLOGIQUE

MÉDAILLE D'HONNEUR

DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ENCOURAGEMENT AU BIEN

1885

Abonnement : 10 Francs par An.

Le Numéro : 50 Cent.

IMPRIMERIE FRANÇAISE B. BORREL.
TUNIS.



LA

REVUE TUNISIENNE

PUBLICATION BI-MENSUELLE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, HISTORIQUE
ET ARCHÉOLOGIQUE

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois.



DIRECTEUR :

CH. I. BINY
Officier d'Académie

RÉDACTEUR EN CHEF :

FERDINAND HUARD

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :

ANTONY GRÉGOIRE

Bureaux : AVENUE DE LA MARINE, 60 à Tunis.

24 DÉCEMBRE 1885

SOMMAIRE :

Lettres d'adhésion	* * *
A la France	<i>La Revue Tunisienne</i>
Profession de Foi	—
Chronique programme	<i>La Rédaction</i>
Le Désert	<i>Leconte de Lisle</i>
Un bal chez les Paquerettes	<i>Henry Mériot</i>
Le Noël d'une mère	<i>Ferdinand Huard</i>
Jour de Pluie	<i>Antony Grégoire</i>
Dans la Saison des Roses	<i>Frédéric Trémel</i>

ABONNEMENT : 10 FRANCS PAR AN.

Le Numéro : 50 c.

IMPRIMERIE FRANCO-TUNISIENNE
TUNIS

COMITÉ D'HONNEUR

DE LA " REVUE TUNISIENNE "



Nous espérons donner dans ce premier numéro la composition de notre Comité d'Honneur et de patronage, des retards indépendants de notre volonté s'étant produits qui ne nous ont pas permis de recevoir en temps utile les réponses attendues, nous sommes, à notre grand regret, obligés de remettre la publication de cette liste à un prochain numéro.

Les deux lettres reproduites à notre première page suffiront d'ailleurs momentanément, nous n'en doutons pas, à satisfaire nos lecteurs.

LA REVUE TUNISIENNE



Paris, 10 Novembre 1885

CHER MONSIEUR,

Je vous remercie bien cordialement de votre aimable lettre, et je vous félicite de l'intention où vous êtes de fonder à Tunis une Revue Française. C'est une idée excellente à tous égards. J'accepte avec beaucoup de plaisir le titre de vice-président que vous me faites l'honneur de m'offrir et je vous autorise très-volontiers à publier dans votre premier numéro ceux de mes vers qu'il vous plaira de choisir.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

LECONTE DE LISLE



Paris, le 21 Novembre 1885

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu me demander la permission d'inscrire mon nom à la tête de la liste des membres du Comité d'honneur de la « Revue Tunisienne ».

J'ai l'honneur de vous faire connaître que j'accepte et je vous remercie d'avoir pensé à moi, convaincu que votre œuvre sera avant tout Française et ayant votre parole que cette Revue restera toujours uniquement « artistique et littéraire. »

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération et de ma cordiale sympathie.

G^{al} BOULANGER



I.

À LA FRANCE

SONNET

Accepte ce bouquet que des terres lointaines,
O Mère bien-aimée, ont fait fleurir pour Toi ;
Sois confiante en nous, demeure sans effroi,
Notre cœur est pétri de tes fiertés hautaines ;

Nous suivrons les chemins où déjà des centaines
De vaillants sont tombés, jeunes et pleins de foi ;
Prête-nous leur drapeau, France, Mère, et, crois-moi,
Nos mains pour le tenir ne sont pas incertaines...

A l'ombre de ses plis radieux et sacrés
Nos chants, par un amour éternel inspirés,
Sonneront une charge ardente à la victoire...

...La victoire paisible et lente du Progrès !...
— Et doive notre rêve être un rêve illusoire,
Il nous suffit encor de tomber pour ta Gloire ! —



II.

PROFESSION DE FOI

Pour l'honneur du Pays les uns tiennent l'épée,
Aux appels du clairon sonnant dans la mêlée,
Le soldat tombe et meurt. Puis, quand des bataillons
La valeur a conquis quelques terres fécondes,
Le laboureur survient couvrant de moissons blondes
Le sol où les boulets ont creusé des sillons.

Nous serons des soldats au jour de la Défense !

Aujourd'hui nous chantons ; notre épée est un luth.
Les Lettres et les Arts, tel sera notre but ;
Nous allons le poursuivre avec persévérance,
Et nous irons ainsi gaîment notre chemin,
La chanson sur la lèvres et la lyre à la main,
Fiers, si nous le pouvons, de faire aimer la France !

“LA REVUE TUNISIENNE”



CHRONIQUE-PROGRAMME

Voici donc la "REVUE TUNISIENNE," lecteurs que nous rêvons de voir devenir bien vite nos amis; j'ignore si elle aura l'honneur de vous plaire, encore que ce soit là son but.

Dans cette espérance, nous avons fait notre fillette aussi gracieuse, aussi pimpante que possible.

Elle a, n'est-il pas vrai? des allures quasi-printanières avec sa couverture aux reflets tendres et ses vers chantants embusqués à toutes les pages, comme des oiseaux tapis sous les branches; nous l'avons joliment câlinée, allez, durant les longs silences des soirs sitôt arrivés maintenant, la prenant, la reprenant sans cesse, ajoutant ici, élaguant par là, avec un désir obstiné de toujours la rendre et plus belle et plus souriante.

La pauvre! elle est bien un peu chétive encore, si jeune et toute naïve et toute émue, la voilà qui s'élance, les ailes grandes ouvertes mais tremblantes d'émotion à peine contenue.

Ira-t-elle loin ainsi? Oui certes, si vous lui faites l'accueil qu'elle rêve et — je ne dirai pas qu'elle mérite, ce serait vraiment trop de prétention — mais qu'elle va du moins s'efforcer de mériter.

Sa place n'était-elle point marquée en effet dans nos contrées neuves et riches où les penseurs et les épris d'études ont de si splendides moissons à récolter; un jour où l'autre, un artiste aventureux devait venir que cette mission séduirait; un peu plus tôt, un peu plus tard, la fondation d'une revue comme celle-ci était fatale.

La voilà! faites lui crédit quelque temps et vous la verrez tenir largement ses promesses.

Nous allons chanter la Tunisie, éperdûment, sur tous les tons; nous allons à pleines mains fouiller ce vieux sol si fertile en souvenirs de toute nature, comme aussi si rempli d'espérances.

Nous avons fait de tous les côtés et nous ne nous lasserons point de faire un appel ardent à tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'art, à la littérature, à la science, au progrès: l'appel sera entendu, nous n'en doutons pas, mais il vous faut avoir un peu de patience, amis lecteurs, il faut nous laisser le temps de nous reconnaître, de centraliser nos relations, d'organiser nos collaborations afin que le fonctionnement une fois discipliné ne soit plus interrompu.

Le présent numéro ne contiendra donc, de même que le second très-probablement, que des articles de fantaisie ou de littérature.

Vous en plaindrez-vous, ô mères dont nous allons chanter les bébés radieux, les anges roses et blonds dont les grands yeux ont des reflets d'azur? Nous en garderez-vous rancune,

amoureux au nom desquels nous entonnerons des refrains éclatants où les gloires et les beautés des bien-aimées seront sans répit célébrées par des poètes habiles et convaincus ?

Dans quelques jours, nous essaierons de scinder en deux parties bien distinctes les 16 pages qui doivent composer chaque numéro : la première moitié sera destinée à la propagation d'œuvres remarquables, d'œuvres saines, pièces de poésie ou morceaux de prose finement pensés et consciencieusement écrits.

A côté des maîtres qui veulent bien nous faire espérer leur collaboration précieuse, viendra se ranger la vaillante et fière jeunesse qui tient superbement en France le drapeau de l'art immortel et de la belle littérature.

En cette époque de décadence — un grand mot qu'on emploie volontiers à propos de bien petites choses, — il n'est point sans mérite, sans doute d'entreprendre un pareil apostolat.

— « Tout n'a-t-il point été dit !... » — murmurent les pessimistes et les découragés.

— « Tout n'a-t-il point été senti ?... » — leur répondrons-nous.

Votre joie ne diffère aucunement, vos douleurs non plus, de la joie ou des douleurs de vos pères, votre sensation n'en est pas moins forte, moins intense cependant, pourquoi les poètes consolateurs d'autrefois auraient-ils épuisé tous les charmes ?

Non, non, rien ne s'use ici-bas, ni le soleil vieux comme... lui, ni les fleurs toujours nouvelles et aussi parfumées, ni les chants d'oiseaux toujours aussi mélodieux, ni les duos d'amoureux si doux, si doux, duos éternels, éternels hélas ! comme les pleurs des mères éprouvées, comme les regrets des orphelins.

C'est la vie, tout cela, eh ! bien nous avons donc aussi notre raison d'être dans ce tourbillonnement infini, nous les pauvres voix vibrantes, nous les âmes ouvertes, qu'une douleur voisine éveille, qu'emplit un immense désir de fraternelle charité !... Tout le monde ne nous entend pas, qu'importe ? Si nous avons, ne fût-ce que pendant une minute, fait reflourir des espoirs brisés, notre but est atteint, notre mission remplie !....

*

* *

La deuxième partie de la publication sera consacrée aux choses tunisiennes, quelle que soit la nature des sujets traités, à la seule condition pour eux d'offrir un attrait d'intérêt ou d'utilité.

L'archéologie semble appelée à prendre une large place dans ces études, nous espérons que les savants disséminés un peu dans tous les coins de la Tunisie ne tarderont point à nous apporter leur concours que nous sollicitons aujourd'hui d'une façon collective, en attendant qu'il nous soit permis de faire auprès de chacun d'eux des démarches personnelles.

Dans un autre genre, nous sommes assurés à l'avance de la collaboration d'agronomes éminents, de viticulteurs remarquables ; enfin on nous fait espérer des articles de climatologie dont l'utilité serait incontestable.

Nous aborderons en un mot tout ce qui touche d'un peu près à la Tunisie, en dehors bien entendu de toute question politique ou administrative que ne comporte point notre programme et sans rien dédaigner jamais de ce qui pourra contribuer à faire connaître et apprécier nos contrées fertiles.

Tout ceci est bien encore un peu vague, sans doute, le champ est si riche ! Mais, petit à petit, les questions s'éclaireront et nous arriverons très vite, nous en sommes convaincus, à tenir toutes nos promesses.

Des articles de théâtre, de bibliographie, des études de toute nature, de courtes correspondances parisiennes compléteront l'ensemble.

Notre publication, patriotique par excellence, s'adresse à tout le monde, sans distinction de parti ; elle sera une sorte de terrain neutre sur lequel se rencontreront toutes les opinions réunies par un même amour : celui de la mère-patrie.

Nous avons voulu que notre première page fut à elle seule un engagement et une profession de foi et véritablement nous devons bien cela à nos éminents protecteurs.

Le Comité d'honneur dont la composition a été retardée par des considérations dans lesquelles notre bon vouloir n'entrait pour rien, sera très prochainement complété, nous en sommes certains : et qu'il nous soit permis à ce propos d'adresser nos remerciements les plus sincères, les plus chaleureux, les plus reconnaissants à notre vice-président, Monsieur Leconte de Lisle dont la bienveillance est pour nous sans égale, ainsi qu'à Monsieur le général Boulanger dont la lettre, bien digne d'un soldat, nous a profondément émus.

Nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de nous placer sous l'égide de ces deux noms, aimés tous les deux, et qui, tous les deux diversement, jettent un si fier éclat sur notre chère France.

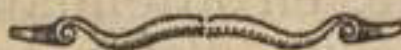
Nous devons aussi remercier tous nos amis dont les encouragements nous ont permis de mener notre œuvre à bien et les nombreuses personnes qui, si vite et avec un empressement qui nous pénètre de gratitude, ont répondu à notre appel.

Nous attendons encore et de jour en jour de nouvelles adhésions et nous avons tout lieu d'espérer que, honorablement comprise, sérieusement appréciée et vaillamment secondée en France aussi bien qu'en Tunisie, la "REVUE TUNISIENNE" marchera hardiment et sans encombres à la réalisation de son programme ;

Faire connaître la Tunisie en France.

Faire aimer la France en Tunisie.

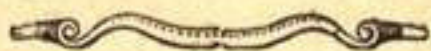
LA RÉDACTION



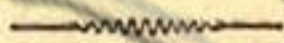


Heureux de mettre à profit la très-gracieuse autorisation qu'a bien voulu nous donner M. LECONTE DE LISLE, notre éminent Vice-Président d'Honneur, nous avons cueilli dans ses « POEMES BARBARES » une poésie dont le parfum tout oriental séduira certainement nos lecteurs.

LA RÉDACTION.



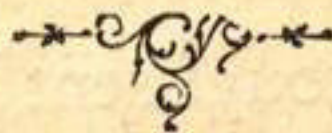
LE DÉSERT



Quand le Bédouin qui va de l'Horeb en Syrie
Lie au tronc du dattier sa cavale amaigrie,
Et, sous l'ombre poudreuse où sèche le fruit mort,
Dans son rude manteau s'enveloppe et s'endort,
Revoit-il, faisant trêve aux ardentes fatigues,
La lointaine oasis où rougissent les figues,
Et l'étroite vallée où campe sa tribu,
Et la source courante où ses lèvres ont bu,
Et les brebis bêlant et les bœufs à leurs crèches.
Et les femmes causant près des citernes fraîches,

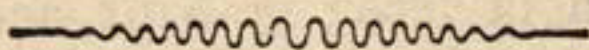
Où, sur le sable en rond, les chameliers assis,
Aux lueurs de la lune écoutant les récits ?
Non, par delà le cours des heures éphémères,
Son âme est en voyage au pays des chimères ;
Il rêve qu'Alborak, le cheval glorieux,
L'emporte en hennissant dans la hauteur des cieux ;
Il tressaille et croit voir par les nuits enflammées,
Les filles de Djennet à ses côtés pamées.
De leurs cheveux plus noirs que la nuit de l'enfer
Monte un âcre parfum qui lui brûle la chair ;
Il crie, il veut saisir, presser sur sa poitrine,
Entre ses bras tendus sa vision divine ;
Mais sur la dune au loin le chacal a hurlé,
Sa cavale piétine et son rêve est troublé.
Plus de Djennet, partout la flamme et le silence,
Et le grand ciel cuivré sur l'étendue immense.

Leconte de Lisle





Un Bal chez les Paquerettes



Il y avait ce soir-là bal chez les Paquerettes.

La Lune, de sa lumière faible et pure, éclairait au loin les champs et découpait en silhouettes noires les peupliers hautains.

Les lucioles avaient été chargées des illuminations ; pour bien faire les choses, on avait prié les liserons enguirlandés comme des lianes et suspendus aux arbustes, de rester fleuris toute la nuit ; les liserons avaient promis leur concours.

Des brises tièdes passaient ; tout aimait à cette heure dans la grande nature ; il y avait longtemps que les cloches du hameau prochain s'étaient tues, et tout au fond, là-bas, on apercevait, dressant son aiguille frêle surmontée d'un coq gaulois, le clocher sur lequel Phébée dardait ses rayons jaunes.

A l'orchestre, fauvettes et rossignols accordaient leurs voix perlées ; il y avait plus de cinquante exécutants et parmi eux quelques solistes incomparables qui se rengorgeaient dans leur habit noir.

Les invités arrivaient en foule ; il y avait de grands Lys superbes vêtus de pourpoints tailladés en satin blanc comme les pages du Moyen-Age ; ils passaient, donnant le bras aux Roses premières, dont les robes fraîches écloses brillaient merveilleusement ; il y en avait aussi qui venaient des jardins, mais elles se tenaient un peu à l'écart, conversant avec de riches Œillets de Chine, parce que noblesse oblige ; puis vinrent les Boutons d'or en habits orange, les violettes de Parme et celle des Bois, toujours simples mais toujours exquises ; les Eglantines à peine nuancées portant à leur corsage, comme des diamants, les gouttes de rosée que leur versent les génies de la nuit.

Puis vinrent encore les scabieuses dans leurs robes de veuves ; elles avaient mis pour la circonstance des toques constellées d'aiguilles blanches, de ravissants muguets agitant leurs clochettes grecques les accompagnaient ; enfin le défilé dura une heure entière et je ne puis vous dépeindre le cos-

tume de chacun, n'est-ce pas ? Pervenches en robes de soie bleue, Jasmins avec leurs cols de dentelle fine, que sais-je ! un monde de somptuosités !

Le bal commença aux accords d'une symphonie immense dont Beethoven et Mozart eussent été jaloux, puis les groupes s'ébranlèrent ; ah ! c'était merveilleux de voir ainsi toutes les folles créatures du Printemps s'en donnant à cœur joie, bondissant sous la musique effrénée qui jaillissait en notes de cristal du gosier des musiciens ailés ; combien d'intrigues se nouèrent cette nuit-là pour suivre leur cours sur les chaudes haleines de l'Été, là-bas, dans les blés murs ou au fond des ravins creux qu'égaient les ruisseaux jaseurs !

Jusqu'au matin dura la fête ; la Nuit, accoudée sur le croissant pâle de la Lune, contemplait joyeuse le bal des Pâquerettes tandis que les étoiles, comme des lampes d'or, brûlaient silencieuses au font du firmament noir.

Mais l'aube vint tracer à l'horizon une ligne violette qui devint plus claire d'instant en instant ; lentement, une à une les étoiles s'éteignirent ; les coqs, claironnant dans les cours des fermes, jetèrent leur appels stridents ; alors les couples s'en allèrent, lassés mais heureux ; ils disparurent chacun de son côté, tandis que quelques enthousiastes marquaient les dernières mesures de la valse des Roses.

Et bien des fleurs le lendemain n'ouvrirent pas leurs corolles ou penchèrent vers le sol leurs pétales alanguis.

J'ai écrit cette histoire, chère lectrice, sous la dictée d'un passereau, témoin indiscret et reporter fantaisiste de la gazette qu'on lit dans le monde des Fleurs.

HENRY MÉRIOT



LE NOËL D'UNE MÈRE

à Madame Marie-Edouard Lenoir

I.

Elle prit dans l'armoire un tout petit soulier.
Un soulier tout poudreux, un soulier d'écolier
D'écolier de première année;
Et l'ayant follement couvert de longs baisers
Malgré l'aspect piteux de ses talons usés,
Le mit pieusement devant la cheminée.....

Elle alla recueillir partout, dans tous les coins,
— Dans ces coins assombris qui furent les témoins
Des extases de son cher ange, —
Les joujoux que la mort faisait comme orphelins,
Et qui tous à ses yeux étaient encore pleins
D'un parfum de bonheur étrange !

Ce fut d'abord hélas ! le grand cheval de bois,
L'ami le mieux aimé, celui dont maintes fois
On dut recoller la crinière.....
— Oh ! comme il était beau, le cher petit gamin,
Lorsque sur son dada, le fouet à la main,
Il chevauchait à sa manière !...

Ce fut un petit sabre, une trompe, un tambour;
Car il aimait le bruit et sa voix, tout le jour,
Emplissait le nid de tapage.....
Il ne pouvait rester en place un seul moment,
Et, malgré les grands yeux que faisait sa maman,
Il menait bruyant équipage :

— Non pas qu'il fut méchant, le pauvre, il s'en fallait !
Il adorait sa mère et, déjà grandelet,
La comblait de cajoleries;
Il lui prenait la tête entre ses petits bras
Et comme un amoureux lui prodiguait tout bas
Les baisers et les flatteries...

— « Es-tu belle vraiment, mère, comment fais-tu ?
Tu parais toute jeune ! » — Elle avait la vertu
De faire semblant de le croire ;
Et d'ailleurs, entre nous, je n'affirmerais pas
Que ces doux compliments demeurent sans appas
Pour nos mamans qui s'en font gloire !

Il avait de ces mots étonnants quelquefois
Qu'il vous lançait au nez avec un air narquois
Et qui le rendaient adorable,
Ses grands yeux clairs, pareils à des myosotis,
Vous réveillaient au cœur soudain des appétits
De tendresse incommensurable...

— « Dire que tout cela n'est plus qu'un souvenir
Non ! ce n'est pas possible, il va me revenir... »
— Murmurait en pleurant la mère ! —
« Mon Dieu ! voici Noël, et je ne l'ai plus là,
C'était pourtant bien doux et bien bon, tout cela,
Et tout cela fut éphémère !... » —

I I

Et le corps secoué de sanglots déchirants,
La mère vers les cieux tendait les bras tout grands,
Quand soudain, soudain... auprès d'elle,
Elle entend un soupir, elle regarde et voit
Son ange regretté qui, l'appelant du doigt,
Lui dit : « — Viens, ô mère fidèle ! » —

— « Viens aux cieux avec moi, Dieu prend pitié de nous,
Allons nous prosterner tous deux à ses genoux,
Oublions notre exil funeste...
Je sais au paradis des coins bleus et bénis
Où l'orage impuissant ne détruit pas les nids...
Mère, pour nous aimer, l'éternité nous reste !... »

FERDINAND HUARD



JOUR DE PLUIE

Rien n'est pénible à passer comme un jour de pluie et hier il pleuvait à ne pas mettre un chien à la porte. Incapable de tout effort sérieux, l'esprit obsédé par une vague tristesse, je me suis assis à ma table de travail et, machinalement, sans intention aucune, j'ai commencé à fouiller dans un tas de papiers jaunis. Un livre m'est tombé sous la main, je l'ai ouvert au hasard.

Et voilà que tout à coup, comme par enchantement, un chaud rayon de soleil a pénétré dans ma chambre solitaire ; dans l'atmosphère attiédie j'ai senti passer un frémissement d'ailes et la Blanche Féc de la Rêverie s'est posée près de moi.

D'où provenait cette transformation ? Quelle était la cause de ce changement ? Rien ou presque rien. Du livre entrouvert quelques violettes fanées s'étaient échappées mêlées à une boucle de cheveux ; j'ai pieusement baisé les chères reliques, y retrouvant un parfum connu, et tout un monde de souvenirs chantants a défilé sous mes yeux !

J'ai revu la maison isolée dans un fouillis d'arbres, toute petite mais coquette avec ses tuiles rouges et ses volets verts, ses campanules et ses volubilis grimpant le long des murs. C'était Mignonne qui l'avait découverte et nous étions venus là abriter nos rêves et cacher notre tendresse. Un jardin de peu d'étendue, mais plein d'ombre et de fraîcheur, entourait la maison ; les fleurs y poussaient en abondance et les abeilles des enclos voisins y venaient nombreuses et bourdonnantes recueillir une riche moisson. Nous le cultivions à nous deux : s'agissait-il de piocher ferme le sol ou de charrier l'eau à pleins arrosoirs, c'était moi que ce travail regardait ; mais s'il fallait donner des soins à quelques plantes rares, à quelques fleurs précieuses, oh ! alors je n'étais plus bon à rien et c'était elle, elle seule qui devait s'en occuper. « Sauve-toi, » disait-elle en riant, sauve-toi, tu ne sais pas faire, tu « gâterais mes fleurs. »

Je me sauvais, mais pas bien loin. Je venais me reposer sous un berceau de chèvrefeuille, notre endroit de prédilection, un sanctuaire caché à tous les regards par l'enchévêtrement des lierres et des vignes sauvages et où, une fois la toilette des fleurs finie, je savais bien qu'elle viendrait me retrouver.

Elle y venait en effet, la chère créature, et c'était là les heures délicieuses de la journée. Comme elle avait chaud ! Comme elle était rouge ! Pensez donc, elle avait tant travaillé, elle avait tant négligé ses fleurs pendant la mauvaise saison ; elle avait gratté la terre par-ci, arraché une mauvaise herbe par-là, coupé cette branche parasite, émondé cette autre ; bref elle était presque satisfaite et tout serait bientôt en état. Mais il fallait une récompense à ses efforts, une caresse pour l'encourager au travail. Et comme ses boucles brunes jouaient follement sur ses tempes ; comme ses frisons soyeux accrochés derrière la nuque sollicitaient impérieusement les lèvres, j'accordais la récompense tendrement, longuement, sans me faire prier le moins du monde et autant de fois qu'elle pouvait le désirer.

Le bras roulé autour de mon cou, la tête doucement appuyée à mon épaule, m'attirant insensiblement à elle, elle demeurerait ainsi, les yeux mi-clos, toute songeuse. A qui songeait-elle ? A cette heure pleine d'abandon ma pensée occupait elle son esprit tout entier comme la sienne vivait tout entière en moi ? Qui pourrait le dire ! j'aimais, je l'ai cru, n'ayant jamais voulu interroger son rêve.

Tout cela c'était nos joies de l'Eté ; mais l'hiver quelles veillées toute chaudes de tendresses intimes, toute pleines du parfum des dernières fleurs achevant de mourir dans les grands vases de la cheminée.

Je la vois encore blottie au coin du feu, presque perdue dans un immense fauteuil à ramages et tendant à la jolie flamme du foyer ses petits pieds frileux. Moi, je m'asseyais en face d'elle pour ne rien perdre de son charmant visage. J'allumais un cigare qu'elle même avait choisi, et à travers les légers nuages de fumée bleue, je l'apercevais toute rose et toute souriante. Si nous n'entamions pas une interminable causerie elle prenait un livre et lisait quelques pages. Son ouvrage favori était *Graziella*. *Graziella*, cette prose harmonieuse comme les soupirs d'une lyre, *Graziella*, ce livre divin qui, d'un bout à l'autre, n'est qu'une longue chanson d'amour ! A mesure qu'elle avançait dans sa lecture elle devenait plus attentive et plus émue ; sa gorge se soulevait avec violence, et de grosses larmes, perles précieuses, tombaient de ses yeux sur ma main qu'elle avait prise dans les siennes. « Oh ! disait-elle, qu'elle fraîcheur d'inspiration « quelle richesse de style, quel charmeur et quel poète « que Lamartine : mais en revanche quel homme pitoyable « et quel mauvais cœur ! »

Et jetant sur moi un tendre regard elle ajoutait : « Ami m'abandonnerais-tu ainsi ? » Le plus souvent je me taisais, mais serrant très fort sa petite main, je la portais vivement à mes lèvres et c'était pour elle et pour moi la meilleure et la plus convaincante des réponses.

Dès qu'un rayon de soleil adoucissait les tristesses de l'hiver, nous partions en courses lointaines à travers la campagne. Je me souviens encore d'une folle équipée que nous fîmes un jour de beau temps où nous étions allés visiter les ruines d'une ancienne abbaye. Du haut d'une tourelle, seul reste encore debout du vieil édifice on découvrait un horizon magnifique. La grande forêt dépouillée de sa parure avait une imposante majesté et la nature endormie gardait encore des beautés sévères.

Pendant que je suivais des yeux un vol de hérons tachant d'une note grise la blancheur du ciel, Mignonne allait de tous côtés, heureuse comme un oiseau échappé de sa cage. Elle furetait partout dans les pierres et dans les mousses, déchirant ses mains aux ronces des ravines pour trouver sous les feuilles quelques violettes attardées. Elle avait fini par en découvrir une dizaine et les avait réunies en bouquet.

Quand il fallut repartir ses jambes fatiguées se refusèrent à la marche et elle devint bien triste, la pauvrete, en constatant l'inutilité de ses efforts et de sa bonne volonté. Que faire ? Nous ne pouvions rester là plus longtemps. J'eus vite pris mon parti et bravement je la mis sur mes épaules.

Oh ! le cher et doux fardeau et comme j'en étais fier ! Et elle, comme elle était contente, quels rires et quels cris d'enfant pendant que ses petits pieds battaient sur ma poitrine une fanfare joyeuse. « Va, disait-elle, va mon bon chien. » Comme elle avait raison. N'était-je pas en effet, son bon chien aimant et fidèle, son esclave, sa chose et ne serais-je pas allé ainsi partout où m'aurait conduit son caprice. Quand par hasard je faiblissais un peu, vite elle portait à mes lèvres son bouquet parfumé, et retrouvant sur les fleurs la douce brûlure de ses baisers, je reprenais force et courage.

Je ne l'ai point quittée ; c'est elle qui, oublieuse et peut-être lassée de ma tendresse, s'en est allée par un jour d'Automne. Ces premières amours sont fleurs éphémères nées aux rosées matinales et qui le soir sont flétries ; oiseaux voyageurs, tantôt posés sur une branche et tantôt sur une autre, et qui ont besoin pour vivre de changer d'air et de soleil. Dès lors pourquoi se plaindre et pourquoi récriminer ? Je ne l'ai pas fait ; je n'ai pas su maudire autrefois, et maintenant je me demande si j'ai su seulement oublier.

Que me rappelle-t-il aujourd'hui du passé ? Au fond du cœur le souvenir troublant encore de ces heures exquises de ma jeunesse ; entre les pages d'un livre, une boucle de cheveux et quelques fleurs desséchées, et c'est tout !....

Mais Mignonne où donc est elle ?....

ANTONY GRÉGOIRE

Décembre 1885.

DANS LA SAISON DES ROSES

à mon Ami Henri Garrot.

Dans la saison des roses.
Que nous étions heureux !
Ah ! les charmantes choses
Que nous disions tous deux,
Dans la saisons des roses.

I

Ils sont bien loin, ces jours de rêverie,
Ces temps si doux, ces instants radieux,
Où nous cherchions des fleurs dans la prairie
Pour en former des bouquets gracieux,
Puis nous allions courir dans les bruyères
Où mille oiseaux égrénaient à la fois
Le chapelet des odes printanières
Et nous suivaient sous l'ombre des grands bois.

II

Chaque bosquet frémissait d'allégresse,
Chaque colline avait un gai frisson,
Chaque ruisseau débordait de tendresse,
Tout : fleurs, oiseaux, chantait à l'unisson.
Oh ! la campagne était fraîche et si douce
Que, tout émus et de bonheur lassés,
Nous reposions sur des lits faits de mousse
En nous tenant mollement enlacés.

III

Puis nous faisons dans notre insouciance
Mille projets, mille vœux séducteurs,
Marchant joyeux et pleins de confiance
Vers l'avenir aux prismes enchanteurs.
Mais ce sont là de bien fragiles choses
Qu'emporte hélas ! un souffle de printemps,
J'ai vu depuis souvent fleurir les roses
Sans retrouver mes amours de vingt ans.

FRÉDÉRIC TRÉMEL

Le Gérant : Louis GREIL.

